

XYZ. La revue de la nouvelle

Au bord de l'autre

Gaëtan Brulotte



Number 126, Summer 2016

Nouvelle d'une plage : à l'écart du tourisme de masse

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81871ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brulotte, G. (2016). Au bord de l'autre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (126), 7–13.

Au bord de l'autre

Gaëtan Brulotte

*There's a crack, a crack in everything,
that's how the light gets in.*

LEONARD COHEN

NOMMÉ professeur invité au bord de la mer à Cocoa Beach en Floride, près du site de lancement des fusées à Cape Canaveral, j'étais venu enseigner à Brevard College la langue française aux Américains. J'y avais été envoyé en mission officielle par les ministères de l'Éducation et des Relations internationales pour faire connaître l'expertise québécoise dans le domaine.

Dès mon arrivée, j'ai loué un appartement meublé sur Ocean Beach Boulevard, assez quelconque même s'il donnait sur l'Atlantique. J'ai eu vite fait de découvrir que d'anciens alcooliques y avaient habité avant moi, et j'ai dû mettre je ne sais combien de sacs-poubelle de bouteilles vides aux ordures. J'ai aussi passé plusieurs jours à nettoyer les lieux car j'avais découvert des crottes de cafard partout dans les placards. Mais après avoir acheté ma première voiture, une vieille berline Ford Taurus grise d'occasion, je me sentais bien établi pour un an. Quand je n'enseignais pas, je m'installais chaque jour en bermuda et tee-shirt, avec mon chapeau de paille blanc à bourdalou bleu et mon ordinateur, à la table de ma terrasse face à la mer et je m'essayais à l'écriture de mon prochain roman. J'allais ainsi réaliser un de mes rêves, qui était de profiter de mes loisirs de solitude réflexive pour saisir la mer, sa vérité, car j'avais toujours cru que le sens de la vie s'y nichait. Mon idée consistait à reconstituer par l'imagination quelques grandes scènes cinématographiques tournées sur des plages et, à partir de ces fragments, à construire par contraste anti-romantique le destin d'une famille courageuse de pêcheurs.

Depuis ma tendre enfance, j'étais fasciné par les seuils, et la plage est le seuil par excellence.

Chaque jour ce lieu m'offrait une merveilleuse fête du regard et je me sentais comme un peintre, son chevalet planté dans le sable fin, un parasol au-dessus de la tête, ses couleurs et ses pinceaux dans les mains. Je pensais ainsi posséder l'océan sur mon clavier, lettre après lettre.

Étant lié à la rentrée des classes, mon séjour coïncidait, par la force des choses, avec la fin de la saison, quand peu à peu la fraîcheur chassait les foules estivales de ce bord de mer. Au fil des mois, il était devenu de plus en plus désert, livré au souffle du vent et aux rêveries de liberté. Seuls quelques jeunes clochards venaient y errer, qu'on appelait des *beach bums*, drogués hirsutes, sales, pieds nus, au corps tatoué, à la vie ratée. Le littoral devenait ainsi le refuge d'une humanité primaire peu inspirante pour moi et pour cette raison une source inattendue de désillusion. Ceux qui y effectuaient des promenades ou des courses de santé au coucher du soleil me laissaient tout aussi froid pour mon projet. De temps à autre, une joggeuse au corps sculpté passait d'un pas rapide et presque sans bruit sur le sable, pendant que d'autres ramassaient des coquillages ou se ressourçaient en méditant devant l'immense étendue maritime. Les fins de semaine, un vendeur de boissons gazeuses et un marchand de glaces s'installaient près de la petite tour du sauveteur de garde à quelques dizaines de mètres de chez moi. La nuit venue, il y avait aussi des couples qui venaient s'y bécoter ou restaient des heures assis à parler et à se taire.

Chacun était dans sa bulle de plaisir ou recroquevillé sur sa souffrance intérieure.

De mon côté, le matin avant de partir au travail ou en fin de journée au retour, le regard fixé sur l'horizon, je prenais des notes sur les pépites de lumière dans la houle, les narines pleines de sel marin. Ce qui m'intéressait, c'était le début de la mer ou sa fin, non le milieu, c'est-à-dire ce sur quoi tout le monde parmi les locaux disait qu'il n'y avait rien à dire de particulier. Je n'ai jamais eu d'intérêt marqué pour les bateaux ni le yachting, encore moins pour la haute mer.

8 Me retrouver au centre de l'océan, ballotté par la houle et

entouré de vide, m'effraie au suprême degré. Comme il y a eu des noyades traumatisantes dans ma famille, je crains par-dessus tout de finir au fond des flots. En revanche, ce qui se passe sur la côte m'a toujours attiré. Un jour, alors que je partais enseigner, j'ai vu une grande quantité de poissons morts sur le sable parmi les algues. Hécatombe impressionnante. Je me suis renseigné auprès des voisins pour en connaître la cause et j'ai alors appris ce qu'était la « marée rouge », née de la prolifération d'algues toxiques paralysantes pour la vie sous-marine. Venus des abysses mourir sur la rive, ces poissons avaient exploré les limites de la mer et, au lieu de retourner vite vers les secrets qu'ils connaissaient des tréfonds qui les logeaient, ils s'étaient échoués parmi les déchets rejetés par l'écume de l'aurore. La vue en était désolante et la puanteur, plus tard, dans la chaleur de midi, tout à fait intenable.

La plage m'apparaissait ainsi plus événementielle que je ne l'avais espéré.

J'avais d'abord été sensible à l'élégance des couleurs maritimes, à la courbe de la houle, au mouvement de flux et de reflux qui berçait mes nuits, mais peu à peu, autre déconvenue, j'ai découvert que l'air marin corrosif éliminait pratiquement toutes les fleurs du paysage, ainsi que les insectes et les oiseaux communs, et rouillait la carrosserie des voitures.

Cependant, le temps passant, je me suis enfin tout à fait adapté au milieu. Un dimanche de novembre, je m'apprêtais à profiter de ma journée libre pour mieux observer la vie en bord de mer et avancer plus sérieusement dans l'écriture de mon roman, lorsqu'une famille de cinq personnes, qui semblaient être des touristes d'après leur comportement, est venue s'installer sous ma terrasse pour pique-niquer sur la plage. Elles ont déployé au sol une belle nappe rouge, épaisse et brodée de motifs géométriques comme un kilim, ont planté à son pourtour deux grands parasols orange et se sont mises à sortir leur repas d'une grande glacière verte. Le père, le seul mâle du groupe, un géant de plus de deux mètres, s'est mis à l'aise en enlevant sa chemise, dévoilant

ainsi un dos massif entièrement couvert de poils anormalement longs, ce qui le rapprochait d'un gorille et le rendait presque obscène. Ce devait être un cas d'hypertrichose, pour afficher une telle luxuriance de pilosité sur une partie habituellement glabre. Je n'avais jamais vu une telle infirmité : l'homme aurait pu être un monstre de foire. Je me demandais comment sa femme, petite et frêle, avait accepté de lui faire trois filles — si c'étaient bien les siennes. Il ne faut jamais préjuger des désirs de chacun, n'avait cessé de me répéter mon père dans ma jeunesse. De leur côté, toutes les femmes restaient couvertes et voilées malgré la chaleur comme pour s'effacer davantage devant l'homme.

Je me sentais contrarié par cette présence imposante qui faisait tache dans le paysage, car j'espérais profiter de la beauté naturelle du lieu et connaître enfin un peu de calme pour écrire. Je les ai donc laissés à leur repas familial et à leur babil peu discret pour aller me préparer à manger de mon côté, en me disant que peut-être ils partiraient sitôt après leur pique-nique. En outre, rien ne laissait présager quoi que ce soit d'intéressant de cette scène banale. Après avoir dégusté une salade de fruits comme il m'arrive souvent de le faire le midi, constatant qu'ils étaient toujours là, je me suis plongé dans la lecture d'un bref roman prenant de l'auteur sud-américain Sepúlveda. J'avais presque fini, une heure ou deux plus tard, quand j'ai entendu, provenant de la plage, un brouhaha autour de la famille, des cris d'hommes, de femmes et d'enfants. Je suis sorti sur la terrasse pour voir ce qu'il en était : les deux plus jeunes filles pleuraient et tremblaient de peur, la mère s'agitait avec des gestes théâtraux près du grand poilu qui, les pieds dans l'eau, de ses bras puissants empêchait le sauveteur de garde d'avancer dans la vague. Les deux hommes argumentaient vivement entre eux, comme si l'un forçait l'autre à prendre un bain à la pointe de la lame. J'ai compris que ce secouriste voulait aller sauver l'aînée des filles du géant, puisque, pas très loin du bord, empêtrée dans ses vêtements sombres à mon plus grand étonnement, elle semblait emportée par des vagues fortes et appelait à

l'aide. J'avais entendu dire que dans certaines cultures les hommes exigeaient que les femmes par pudeur se baignent tout habillées, mais maintenant je le voyais ici même de mes propres yeux.

« Plutôt la mort que le déshonneur », criait le gorille d'une voix de stentor décidée, impérative, fanatique. « Non, non, laissez ma fille tranquille, je préfère la voir morte que touchée par des mains étrangères », hurlait-il sans arrêt, clamant sa conviction que si cet homme touchait sa fille, même si elle se baignait toute couverte de ce qui pouvait être une sorte de burkini, il s'en trouverait déshonoré. Il lui intimait, d'une main tranchante, l'ordre de rester immobile. « Elle a vingt ans, ce n'est plus une gamine, elle va revenir d'elle-même sur le rivage, ne vous en faites pas. Aucun besoin de vos mains sur elle. » Et regardant au ciel : « Avec l'aide de là-haut, elle va bien se débrouiller toute seule, ne vous inquiétez pas, laissez-la tranquille, ne la touchez pas ! »

La stature imposante du père, taillée dans la masse, et ses arguments musclés, bien qu'irrationnels, ont semblé convaincre le sauveteur de renoncer à son devoir. Mais c'était une soumission feinte de sa part. Lorsqu'il a essayé d'échapper au barrage en se jetant dans l'eau, le primate l'a aussitôt rattrapé par la cheville et l'a tiré violemment par les pieds sur le sable en lui assénant des coups de talon dans le dos et sur la tête pour l'assommer. Saisissant le pieu d'un parasol, il l'a même menacé de lui écrabouiller les yeux s'il osait toucher à sa fille.

Un moment, j'ai pensé qu'il s'agissait du tournage d'un mauvais film et j'ai cherché du regard les caméras tout autour. Mais il fallait bien se rendre à l'évidence. Je n'en croyais pas mes yeux. C'est alors que j'ai décidé d'intervenir. Je ne pouvais pas rester spectateur de cette scène. Pendant que le géant était absorbé à maîtriser le sauveteur, j'ai enlevé mon t-shirt et mon chapeau en descendant de ma terrasse et, me sentant soudainement un zèle de Zorro, j'ai couru à toute vitesse sur la plage vers la vague pour secourir la fille vêtue de noir. Pris qu'il était de son côté, le poilu n'y a vu que du

feu. Mais une fois dans les lames, j'ai eu beau la chercher, je ne la voyais plus. Elle avait disparu sous l'onde. J'ai exploré l'aire pendant plusieurs minutes, en surface et en profondeur. Rien. Pas l'ombre d'un corps.

Sur la plage, l'hystérie avait atteint son comble avec la mère, la cadette et la benjamine gémissant sans discontinuer, la tête dans les mains. On avait dépêché la police sur les lieux, qui a mis le gorille aux arrêts et sa femme en garde à vue pour avoir criminellement négligé de porter secours à une personne en danger de mort. On m'a demandé de témoigner, je l'ai fait avec empressement.

Pendant les heures et les jours qui ont suivi, un bateau de sauvetage a sillonné la mer à proximité pour repérer la noyée, et j'ai surveillé la plage pour voir si les vagues rejetteraient son corps bleui. Rien. Pas la moindre trace d'un cadavre.

On m'a dit qu'il y avait des requins au large dans les environs et qu'il ne restait aucun espoir.

J'ai ainsi passé des nuits à sentir que j'étais cette vierge sacrifiée emportant dans la mort, pour l'éternité, une haine du père irrémédiable. J'imaginai d'autres situations pour elle sur cette plage qui lui auraient sauvé la vie, des scénarii plus sécuritaires à l'ancienne, comme un bain à la corde avec sa grappe de femmes; voire, ainsi que cela se pratiquait en des siècles antérieurs quand on voulait soustraire une précieuse demoiselle aux regards indiscrets, une chaise à porteurs fermée par des rideaux qui lui permettait de se baigner en petite tenue dans l'eau peu profonde. La grande question qui revenait cependant était celle de son éventuel suicide. Peut-être en avait-elle assez de ce tyran qui réglait sa vie comme un gardien de prison. À moins qu'elle n'ait feint une noyade en une forme extrême de séduction pour attirer à elle le beau sauveteur au corps parfait qu'elle avait dû remarquer dans sa tour de garde et se laisser enlacer par lui dans la vague. J'imaginai une belle histoire d'amour qui aurait alors pu naître et je me disais, pour me rassurer, qu'on allait peut-être la retrouver vivante plus loin sur une berge vers le sud ou le nord, enfin libre d'aimer qui elle voulait.

Cette bande de sable était soudain devenue pour moi un espace-temps où tout s'arrête, où l'on prend congé de soi pour accueillir l'autre dans son imaginaire et lui tailler un destin sur mesure. C'était le moindre hommage que je pouvais rendre à cette demoiselle en tant que son dernier témoin.

Chaque vague ramenait désormais des fragments de cette histoire dont on ignorera toujours le sens. Le jour, je ne cessais de revoir le spectacle des ultimes moments de cette jeune vie se dessiner dans les remous. Mon roman ne pourrait plus porter sur un groupe de pêcheurs, il allait plutôt mettre en scène le drame absurde de cette femme engouffrée dans l'océan, tandis que, sur cette plage, des rêves d'accomplissement auraient plutôt dû prendre leur essor et des désirs ourlés d'écume se définir dans leur élan. Cette tragédie m'a finalement conduit de l'autre côté de la fin du monde au beau milieu de la mer, là où je ne voulais pas aller. Le seuil représentait jusque-là l'univers des compromis et des nuances, mais voilà qu'il accueillait l'extrême intransigeance. Ce jour-là, tout autour de moi a perdu son fragile équilibre que seule la recherche de la beauté pourrait restaurer.

C'est ainsi que de deuil en deuil j'apprends à vivre.